

02 Mars 1948

POLITIQUE GÉNÉRALE

DES sept pays de la Ligue arabe, le Liban est sans doute un des plus vigilants, un des mieux informés.

Il est un de ceux qui suivent le plus attentivement l'évolution des choses dans le monde et qui règlent le mieux leur vie sur la marche du temps (mais à partir des principes immuables).

Mesure, clairvoyance, équilibré, ordre enfin, paix à l'intérieur de la Ligue, relations loyales et fécondes avec tous les pays étrangers, tels sont ses moyens et ses buts. Il n'est pas sûr que dans tous les pays arabes les circonstances et les nécessités soient aussi bien comprises, qu'elles soient vue avec autant de clarté.

Ce n'est pas le temps pour les nations de la Ligue de s'affaiblir par la controverse vaine, par la discorde, par la méconnaissance des dangers qui menacent la terre. Il nous semble que, près de nous et plus loin, des notions de la plus haute gravité sont en ce moment un peu mises au rancart ; d'abord l'interdépendance du monde ; ensuite cette évidence, qu'aucune indépendance ne peut plus se défendre dans la solitude ; et que l'heure des vues de l'esprit et du caprice en politique est passée. De même, sur un autre plan, il n'y a plus d'autarcie. On ne voit de façon éclatante par le drame qui coupe la planète en deux, cependant que les parties arbitrairement séparées aspirent à se ressouder et gémissent du malheur qui les divise.

Parlons clair. Si, à Dieu ne plaise mille fois, un conflit général éclatait demain, les principaux gouvernements de la Ligue, tels qu'ils sont, pourraient-ils montrer autre chose que leur faiblesse ? S'ils étaient travaillés par le dedans ou par le dehors, jusqu'où iraient leurs possibilités de résistance et de défense ?

Ce n'est pas le moment d'agir inutilement les foules, de livrer à la démagogie des masses grégaires. Est-il besoin d'apporter la moindre précision ? Il n'y a qu'à faire le tour de l'horizon, à constater et à juger...

C'est avec mélancolie que nous disons de plus d'un pays arabe, à cette heure qu'il nous paraît manquer de sagesse ; et que d'obscurs desseins y sont mis au-dessus de grands devoirs.

C'est parce que on ne peut enseigner à tout le peuple, en un jour, la politique et l'économie politique, qu'il faut se montrer prudent et sage ; et ne point abuser du jeu toujours violent des passions populaires. Nous écrivons cela pour le salut du peuple, du nôtre et de ceux-là, dont la Ligue arabe a, moralement, la responsabilité. Le sentiment populaire est changeant comme le ciel de février ; il se venge de ceux qui l'inquiètent ou qui l'égarent ; cette vérité n'est pas inédite.

Nous faisons donc ici notre devoir en rappelant à ceux qui gouvernent les pays de la Ligue que la conjoncture appelle de façon pressante l'apaisement et le recueillement. Le progrès dont ont rêvé des générations et dont on a rêvé soi-même une vie, on ne peut pas y arriver d'un coup. Dans la partie de la planète où nous vivons, au carrefour des continents, au centre de la gravité du vieil univers, on n'a rien appris si l'on n'a pas appris la modération et la patience ; on ne sait rien si l'on refuse de voir qu'ici est la principale route de la terre ; et qu'on ne peut pas, cette route, sous prétexte qu'on la commande, la fermer d'une façon ou d'une autre, sans périr.

Le temps du verbiage est révolu, celui de l'improvisation aussi ; voici le temps des faits, des réalités brûlantes. La connaissance et la compréhension de l'unité du monde sont maintenant une condition de la vie.

Puisse-t-on s'en persuader dans toutes les capitales des pays arabes, pour la sauvegarde du bonheur et de la fraternité d'aujourd'hui et de demain !

M. C.